L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 7 NOVEMBRE 1886.

La Journée de Léon XIII.

La vie intime de Léon XIII.—Les curieux au Vatican.—Les pèlerins.—Malgré chère.—Le défile des princes de l'Eglise.—Le secret.—Point de chiottantisme italien.—La promenade dans les jardins.—Le pape et son jardinier.—Le chapelet.—La veille.

On connait peu la très superbe revue illustrée qui paraît seulement depuis quelques mois sous ce titre : *Les Lettres et les Arts*. Des souverains y sont abonnés, mais le soin exquis apporté aux moindres détails du texte et des dessins la rendent inaccessible aux curiosités modestes, ordinairement pourvues de petites bourses. J'y rencontre un travail tout à fait "particulier" : La Journée de Léon XIII.

Cette photographie—car c'est cela—des habitudes journalières et intimes du Saint-Père, aurait été donnée, à ce que me disent des personnes informées, par un familier du Vatican.

Le Pape se lève à six heures et le plus souvent dit sa messe dans une petite chapelle, qui fait partie de l'appartement privé. Quelquefois le Saint Père abandonne cette chapelle pour l'Oratoire. Une vingtaine de personnes sont admises. Sir Grande-Asergles éclairent la fameuse Nativité de Romanelle (un chef d'œuvre peu connu, peinte en tapisserie). Cette messe, qui est une solennité intime, a remplacé les réceptions de Pie IX qui accordait absolument aux étrangers l'accès du Vatican. Léon XIII a beaucoup plus qui voudraient parler au Pape sans avoir rien à lui dire, qui voudraient lui baiser la pied pour lui prouver que la basilique des hommages officiels, pour le contemplier. Mgr Macchi, *maestro di cerimonie* n'a pas, sous ce rapport, un rôle agréable à jouer avec les personnes qui sollicitent une audience papale.

—Assister à la messe, répond-il, c'est possible, mais, quant à une audience, il n'y faut pas songer.

D'autres fois, mais bien rarement, le Pape accorde pourtant cette audience tant souhaitée,—aux *pèlerinages*, par exemple. La salle *Matilde* alors sert de chapelle, et toute la "famille noble" y assiste, c'est-à-dire les *camerieri segreti* et les gardes du corps. Il faut faire honneur aux "pèlerins".

* *

Après la messe, le Pape prend son premier repas : du café au lait et du pain. Pain au curé de campagne ne fait plus petite chère : au cours de la journée, une tasse de bouillon ; le soir, le dîner : un potage, un rôti, des fruits.

C'est le matin, naturellement, que Léon XIII travaille avec les chefs principaux de l'administration ecclésiastique, machine immense qui fait marcher l'Eglise catholique dans les Deux Mondes. A dix heures, les antichambres se peuplent pour le service : des gardes suisses, les gardes palatins, les gardes nobles. Dans la cour, des petits défilements rendent les honneurs. A qui présente-t-on les armes ?

C'est un cardinal qui s'avance majestueux dans son habit ascendotal en drap noir, fleté de pourpre ; son manteau, sa calotte, sa ceinture sont rouges ; il tient son chapeau à la main, et, au contraire des simples mortels, il ne le dépose pas qu'à l'antichambre secrète. C'est un privilège des princes de l'Eglise. Derrière lui, son valet de pied porte les papiers, enveloppés dans une étoffe rouge.

Près que le cardinal a traversé la salle Consistoriale un *palafrenier* lui fait la première révérence et précède Son Eminence jusqu'à la troisième antichambre, où il est remplacé dans ses fonctions par le *maestro di camera*, qui accompagne le cardinal jusqu'à la salle du Trône. Là, c'est le tour des *camerieri segreti*, gentilshommes de toutes les nations, qui, pour les grandes occasions, portent un costume très riche du seizième siècle, velours et satin noire, mais qui sont ordinairement en frac, avec une chaine dorée au col. Ils se précipitent vers le nouvel arrivant pour l'accompagner jusqu'à l'anti-hautes-salles, où *monsignor camerieri di camera* et les *participanti*, aux aumônes, se chargent de l'entretenir jusqu'au moment de l'audience.

Voici *monsignor maggiordomo* et le cardinal secrétaire d'Etat qui arrivent ordinairement les premiers, puis le cardinal-vicaire, le doyen du Sacré-Collège, les préfets des congrégations ; quelques évêques de passage à Rome. Les audiences sont ordinairement très courtes, sauf celle du secrétaire d'Etat, qui dure souvent jusqu'à deux heures, ou celle encore du grand pénitencier (cardinal de La Valette) ; du cardinal Ledochowski, l'ancien captif des prisons allemandes, secrétaire des brefs ; du cardinal-vicaire, du cardinal-préfet des rites, chargé des questions de béatification et de canonisation ; du cardinal Bonaparte, enfin, qui n'exerce aucune fonction, qui se tient à l'écart de toute affaire politique, mais que tous les partis et le Pape lui-même regardent et vénèrent comme un saint. Le cardinal Bonaparte a les traits de Napoléon Ier, mais cette tête superbe est portée sur un long corps très mince ; dans la taille et dans la nature qui donnent de la majesté aux plis de la robe rouge.

* *

Pour les ambassadeurs le cérémonial est le même que pour les cardinaux. Au Vatican, on les craint davantage. La tendance actuelle de la diplomatie est l'indifférentisme. Il faut bien en convenir : la vieille loi de la cour romaine est le secret.

Le *segreto* s'impose à tous dans le palais apostolique, et tous le respectent, en sorte avec une fidélité qui fait le désespoir des correspondants plus ou moins ecclésiastiques des feuilles italiennes, subtiliseurs de pénétrer le palais du Vatican. Ces correspondants se portent plusieurs fois la semaine à raconter les traits principaux des *conversations* que Sa Sainteté a pu avoir avec le *ministro di Prussia*, *signor di Schlözer*, ou avec l'*ambasadore di Francia*. Souvent toute vraisemblance, les correspondants ne se trompent pas beaucoup lorsqu'ils racontent qu'entre le Saint Père et le comte Lefebvre de Béhaine, il a été question du conflit religieux en France. Il a été question du conflit religieux en Allemagne, tant avec M. de Schlözer. Léon XIII a discuté point par point les conditions du rapprochement qui vont se opérer entre la cour de Rome et le prince de Bismarck, après une lutte memorable de quinze ans.

Eh ! mais, les correspondants seuls connaissent d'une façon précise les détails de ces graves entretiens du Pape avec les ambassadeurs.

La gravité en tout est le caractère du pontife régnant.

A peine dilettantisme, cette chose si italienne. Ce n'est plus comme sous le précédent pontificat. Pie IX s'était gardé même au dernier temps, le goût de la comédie. Il groupait autour de lui quelques personnes d'élite. Dans le cours de son long règne, il avait connu tant de monde et avec sa mémoire prodigieuse, il s'intéressait encore vivement aux événements auxquels il avait assisté. Il cultivait avec amour l'art de bien accueillir ses visiteurs de leur dire quelque chose d'agréable et de personnel..... Pie IX cherchait des distractions, des passe-temps.

Léon XIII ne se plaît qu'à la réflexion, au travail, à l'expédition des affaires. Le temps lui fait toujours défaut.

* *

La seule récréation qu'il s'accorde, c'est la promenade dans les jardins du Vatican. Pendant la saison d'hiver et d'automne, à midi et demi, durant les longs jours à cinq ou six heures, il parcourt, d'abord en voiture, ces jardins célèbres, "suite merveilleuse de pentes douces et de collines, de pelouses bien tenues et d'allées ombragées, bordées d'un côté par les murs de Rome, de l'autre par l'église de Saint-Pierre."

Il y a une petite forêt assez épaisse : de beaux vieux chênes, de petits ruisseaux l'égayent ; toutes sortes de débris de colonnes de statuettes, de fontaines de petits ponts la décorent : c'est un paysage charmant. A l'heure de la promenade du Saint-Père, le jardin est un peu en état de siège. A tous les coins on rencontre des gendarmes, le revolver à la ceinture, qui surveillent les hautes murailles de la ville, dont on a tenté une fois dernièrement l'escalade. La promenade en voiture dure à peu près une heure.

Puis c'est la petite promenade à pied ; le *participante* tient le parasol. Léon XIII s'intéresse beaucoup à ses plantes

Il trouve toujours à une place déterminée son jardinier en chef, un petit bonhomme qu'il traite avec beaucoup de familiarité, et ses sont des discussions continuelles pour perfectionner la végétation des roses, des orchidées et autres heureux, pour neutraliser les ravages de la gelée ou du soleil incendiaire. Quelquefois, c'est la chasse des limaçons qui occupe le Pape pendant des journées.

Une heure et demie ou deux heures sont bientôt passées. On voit que parfois le Saint Père s'oublie, mais ces grandes récréations sont rares. Le plus souvent, il s'arrache à la grande lumière, à l'air, à la verdure et va reprendre sou travail opiniâtre dans la petite chambre, qui est une cellule, ou dans sa bibliothèque. Dans cette dernière pièce, il n'est pas seul ; il a des compagnons joyeux, tout une tribu de serins dont le chi-chi l'amuse.

Après le dîner, il reçoit quelques familiers, se rend, avec eux, dans l'Oratoire, et devant l'autel de la Nativité, l'aumônier entonne le chapelet.

A neuf heures et demie, tout le monde est parti. Tout est silence et obscurité. Une seule lumière brille dans la cellule du Pape. Un vieillard à robe blanche lit et écrit, sous la lueur de la lampe : c'est le chef de la chrétienté, le vicaire de Dieu.

Y.
(Dans la *Liberté*.)

Un Duel Militaire.

En 1864, il ne se passait guère de semaine, dans la garnison de Metz, sans qu'il y eût un ou deux duels.

J'étais alors jeune artilleur et mes relations avec les maîtres d'armes des régiments, jointes au désir que j'avais d'étudier l'escrime sous ses divers côtés, me permettaient d'assister assez souvent aux rencontres qui se vidaient sur le sable des nos manèges.

Dans les duels militaires, le maître d'armes est, en grande partie, responsable des résultats. Les précautions qu'il y apporte, son autorité, sa prudence, son coup d'œil, son intervention jouent un rôle d'autant plus prépondérant, que celui des témoins est d'être simples spectateurs.

Quand il y avait, chose rare d'ailleurs, soit mort d'homme, soit un membre de moins, le colonel, prévoyant un blâme du ministre de la guerre, s'en prenait au maître d'armes, lequel, durant trois mois, doublait les recommandations, augmentait les distances entre les combattants. Et cela n'empêchait pas toujours les blessures d'être sérieuses.

* *

J'ai encore présentes à la mémoire les étranges péripéties d'un duel qui eut lieu à cette époque dans le manège des hussards.

Deux superbes Basques du même canton, incorporés ensemble à ce régiment, y avaient apporté, par suite d'une vieille querelle de famille, un sentiment d'aversion réciproque qu'ils dissimulèrent longtemps, jusqu'un jour où, s'étant rencontrés dans une guinguette, ils se jetèrent avec acharnement l'un sur l'autre. Des camarades présents les séparèrent et tentèrent vainement de les réconcilier. Le lendemain, tous deux demandaient au colonel l'autorisation de se battre.

Le caractère résolu de ces deux hommes, leur vigueur, leur assiduité constatée à la salle d'armes, tout faisait craindre un mauvais duel qu'on eût bien voulu empêcher.

Mais coups et insultes avaient été publics, et, plus que de coutume, on se préoccupait de cette affaire dans la garnison.

A ce souci, s'ajoutait, pour le colonel, celui d'avoir, comme maître d'armes, un nouveau venu n'ayant pas encore fait ses preuves.

Aussi, dès fois le colonel le fit appeler pour lui redire :

—Surtout, soyez prudent ; calmez-les quand ils seront pour en venir aux mains, dites leur quelques mots de la famille ; combinez c'est triste de mourir jeune ; quels remords pour eux s'ils venaient à tuer ou à estropier leur semblable, enfin veillez, veillez, c'est un duel sérieux que vous aurez là, ne vous y trompez pas, je connais les gaillards.

* *

Payen, c'était le nom du nouveau maître d'armes des hussards, homme de quarante ans, à figure froide, peu expressif, parlant peu, ne riant guère, avait été prévôt de Jean-Louis ; et ce n'était certes pas un fruit sec de cette Ecole.

Depuis son arrivée à Metz, qui remontait à un mois environ, j'avais eu occasion de le voir, grâce à ma qualité d'artilleur le bonnes grâces de Payen. Quoique je ne fusse qu'un modeste tringlot (prononcez artilleur), il m'avait accueilli assez volontiers dans sa salle et gratifié quelquefois d'une bonne leçon. Malgré cela, ce ne fut pas sans difficulté qu'il m'accorda d'assister au duel des deux Basques qui étaient, disait-on, d'une certaine force au sabre.

Le matin du jour désigné, j'accourus à six heures à la salle d'armes des hussards. Payen s'y promenait seul de long en large, d'un air absorbé.

—Ah ! te voilà, petit, me dit-il, en m'apercevant, tu y tiens donc ? Au fait, tu prendras une leçon de duel qui te servira quelque jour quand tu seras maître d'armes. Allons, partons.

Je lui emboîtai le pas.

En traversant la cour du quartier, nous vîmes le médecin major se diriger vers le manège. Payen alla à lui. Ils échangèrent quelques mots, après quoi, le docteur s'en retourna du côté de l'infirmerie pendant que Payen me rejoignait.

—Ne va-t-il pas venir l'hasardaiye.

—Si, si, répondit Payen le colonel tient à ce qu'il soit présent ; mais rien ne presse, je le ferai prévenir, dès que ça devra commencer.

Nous arrivâmes au manège. Les deux Basques, avec leurs témoins, s'y trouvaient déjà.

Janvier commençait, il faisait un froid sec et piquant, désagréable pour une rencontre, dont la première condition était de se mettre le torse et les bras nus.

A l'entrée de Payen, les six hommes saluèrent militairement, il rendit le salut et, d'un geste brusque, fit signe aux deux Basques de se préparer.

Pendant ce temps, les témoins sortaient les sabres d'un étui de vieux drap, qui leur servit à essuyer soigneusement les lames, et ils se disposaient à les remettre aux combattants que Payen venait de placer, lorsque ce dernier s'écria :

—Un instant ! montrez-les-moi d'abord.

On obéit.

Il les prit, les examina ; puis haussant les épaules :

—Qu'est-ce que ça signifie ? Des sabres de combat, et il n'y a que le biseau de la pointe qui coupe ? Pourquoi pas des sabres en bois, tout de suite !

Les témoins restèrent interdits.

—Portez-moi ces sabres-là chez l'armurier, reprit Payen, et dites lui les repasser jusqu'au milieu de lame.

On remit les sabres dans leur étui, l'un des témoins les prit et sortit avec l'allure d'un homme qui rêve tout éveillé.

De leur place, les deux Basques n'avaient pas perdu un mot, un détail de cette scène, et commençaient à grelotter.

Se tournant alors de leur côté, Payen leur fit signe d'approcher.

—Vous avez sans doute, leur dit-il, entendu raconter que le maître d'armes venait ici pour parer les mauvais coups, je veux dire, les coups dangereux, enfin ceux qui pourraient être mortels ; moi, ce n'est pas du tout ma façon de faire. Je suis là pour voir si tout se passera sans surprise et sans peur, si chacun fera son devoir. Après ça, tuez-vous, c'est votre affaire.

Les deux Basques ouvraient démesurément leurs grands yeux noirs, pendant que les témoins et moi nous nous regardions hébétés.

Payen poursuivit sur le même ton :

—Et de fait, il ne s'agit pas ici d'un duel pour rire, vous vous êtes réciproquement insultés, frappés, il faut du sang pour laver tout ça, surtout pas de faiblesse.... Bast ! on ne meurt qu'une fois.

Et, d'un air tranquille, Payen se mit à arpenter le manège.

Les témoins se regardaient entre eux et regardaient du côté de l'entrée comme des hommes qui attendent du secours.

* *

Bientôt la porte du manège se rouvrit ; j'avais, certes, grande envie d'en profiter pour filer. Payen vit mon air effaré et me cloua par cette apostrophe à voix haute :

—Est-ce que la vue du sang s'effraye-rait, petit ? attends au moins qu'il coule.

On rapportait les sabres affilés cette fois jusqu'au milieu de la lame.

—Allons ! donnez les armes ! commanda-t-il après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

Les témoins obéirent machinalement. Le silence était devenu sinistre.

Les deux hommes, en face l'un de l'autre, attendaient l'ordre.

La voix de Payen retentit de nouveau.

—Allez, maintenant.

Avec une lenteur qu'expliquait l'engourdissement que le froid avait dû donner aux torses nus, les deux lames se joignirent par la pointe, sans sonner le bronze ; ils se mirent en garde. Une hésitation et des tâtonnements pendant deux ou trois minutes. Mais bientôt le combat changea d'aspect, les sabres s'engagèrent, s'entrechoquèrent au milieu de mouvements agressifs et saccadés ; les articulations des deux Basques avaient repris leurs élasticité, et la haine le dessus. Leurs yeux jetaient des éclairs.

L'un me parut pourtant vouloir bientôt en venir à une tactique de prudence. Dans son allure, aussi bien que dans sa physionomie, je pus suivre tous les calculs de sa préparation à un coup décisif.

Tout à coup, il rompt, mais en homme qui veut faire tirer dans le vide et se prépare à saisir l'instant d'une marche impétueuse de l'adversaire pour se jeter sur lui et le frapper au pied levé. J'eus le frisson en le voyant reculer et s'écarter, prêt à l'attaque ; l'autre le voit rien, il marche ; je ferme les yeux. Au même moment, retentit violemment cet ordre de Payen.

—Halte ! halte !

Et, s'avançant d'un air furibond sur les Basques qui, stupéfaits, abaissaient les armes, il interpella avec colère celui qui avait rompu pour tendre le piège.

—Comment, tu rompts, tu fuis, aurais-tu peur ?

—Moi, fit l'autre abasourdi, moi, fuir ! Mais, au contraire, je comptais sur ma retraite pour....

—Bien, bien, parfait, reprit Payen, alors, je me serai trompé. C'est possible après tout, continuez.

* *

Le moment choisi par Payen pour arrêter le combat à l'instant précis où un coup terrible allait être porté, me donnait à réfléchir.

Les deux adversaires, un instant désarçonnés par ce brusque incident, reprirent les positions, se rapprochèrent peu à peu.

Ils s'échauffent et bientôt de leurs sabres jaillirent de fortes lueurs au milieu de chocs stridents et répétés. La lutte devenait effrayante, un frémissement tragique sortait parfois des deux poitrines haletantes.

Tout à coup une attaque au flanc est portée avec cette retenue qui caractérise parfois une arrière pensée de *remise*. L'autre l'a devinée et en même temps qu'il pare, sans riposter l'attaque de l'adversaire, d'un bond il est sur lui, les deux gardes se heurtent, les deux poitrines sont à cinquante centimètres l'une de l'autre, c'est le corps-à-corps.

Je regardai Payen qui tout pâle se jette en avant au risque d'être massacré et crie :

—Halte ! à vos places !

Les deux Basques s'arrêtent en frémissant et le regardent ahuris ; les témoins ouvrent les yeux de grands yeux. Quant à moi, j'ai enfin compris le jeu de Payen, mais je me demande comment il va se tirer de celle-là.

—Etes-vous fous ? leur crie-t-il, en les forçant à reprendre leur distance. Ce n'est pas deux cadavres qu'il me faut, malheur ! je n'en veux qu'un seul.... continuez.....

* *

Le combat reprit, mais il était facile de voir que les deux champions n'y allaient plus avec le même acharnement.

Le froid, les préparatifs, les paroles lugubres du maître d'armes, les arrêts, tout cela avait fini par calmer sur eux une impression dont moi-même, témoin désintéressé, je ne pouvais me défendre.

Nous touchions au dénouement.

Des lors, tous deux veillaient avec soin à la mesure, et les coups, qui s'échangeaient d'assez loin, devaient forcément aboutir au traditionnel *coup de manchette*.

En effet, sur une feinte à la figure de l'un, l'autre, tout en esquivant par une rotraite, enveloppe d'un coup de sabre un dessous d'avant-bras demi-allongé et y fait une longue estafilade d'où le sang se met à couler.

La main du blessé laisse échapper son arme, l'autre abaisse la sienne. Payen s'avance, pris le bras touché et examina la blessure.

Puis d'un ton dédaigneux :

—Bah ! une simple coupure, ce n'est rien, reprenez.

* *

Le blessé parut appeler à lui toutes ses forces pour remettre son arme en main, pendant que l'adversaire, inquiet, hésitant, et sous le coup d'une sensation pénible, se permettait en garde avec effort.

Derrière ce parti-pris de cruauté apparente, je devinais clairement l'intention arrêtée de Payen. Il voulait évidemment un combat sans blessure grave, mais aussi la réconciliation des deux ennemis.

L'attitude des deux Basques ne tarda pas à confirmer ces prévisions.

Le blessé, n'agissant plus que par un miracle de volonté, l'autre gardait une simple défensive, tout en essayant de détourner parfois le regard de ce sang tout possible. C'est pour courir au-devant d'elle, pour l'atteindre plus vite, que je me suis engagé.... Mais elle n'a pas encore voulu de moi, malgré toutes les avances que je lui ai faites....

Paule ne parlait pas....

Elle écoutait....

On devinait qu'un violent combat se livrait en elle.

Elle regardait Octave, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Elle le voyait si malheureux !.... Elle sentait dans ses paroles, dans sa voix, tant de tristesse et de douleur qu'elle en avait pitié.

Etait-il responsable d'une faute commise avant qu'il eût l'âge de raison peut-être ?

Devait-il en supporter le poids toute sa vie ?

Ne trouverait-il pas sur son chemin une âme généreuse pour la lui pardonner ?

Ah ! il avait raison, en la voyant ainsi hésiter, attendre, d'appeler la mort, de la souhaiter.

Si elle-même le repoussait, que pouvait-il espérer des autres ?

C'est la pensée qui lui vint sans doute, car il s'écria en sanglotant.

—Vous voyez bien.... vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir !

La jeune fille n'y tint plus....

Toute son âme se fondait.....

Elle rêvait un sacrifice surhumain....

Elle trouvait en elle une douceur singulière dans la pensée qui lui venait.

Oui, elle l'aimerait, elle, ce déshérité.

Elle lui consacrerait sa vie, sa vie tout entière.

Il pourrait se réfugier en elle, aimer la vie encore, goûter un peu de bonheur....

Elle était tout heureuse de lui donner cette preuve d'amour immense....inoubliable.

Elle tendait les bras pour l'attirer.

Ses lèvres lui souriaient.

Lui, il semblait lire sur son visage.

Une joie surnaturelle l'envahissait.

Il se sentait renaître.

On eût dit qu'il prenait une nouvelle vie.

Tout son être s'épanouissait.

Mais tout à coup la figure de Paule se rembrunit.

Le visage d'Octave, qui s'ouvrait à l'espérance, redevint sombre.

Une pensée était venue à la jeune fille soudain.

Et les enfants ? Ils seraient déshonorés, maudits aussi.... Avait-elle le droit de donner le jour à des malheureux condamnés d'avance ?

Elle s'était arrêtée dans son généreux élan, et de nouveau Octave se sentait envahi par toutes les craintes, toutes les terreurs.

On eût dit que son sang s'était glacé soudain, que sa vie s'était voilée.

Il répéta sourde son cri si malheureux, si triste :

—Vous voyez bien ! vous voyez bien !

Puis il ajouta avec une sorte de douleur furieuse :

—Partez, oubliez-moi.... Ne pensez plus même que j'existe ... Ne revenez plus ! Que je ne vous vole plus jamais, jamais !..... J'étais parti pour vous fuir. Pourquoi êtes-vous revenue ? Pourquoi vous ai-je trouvée là, à mon retour ?.... Toutes mes luttes vont recommencer..... toutes mes tortures.... Mais si vous voulez que j'ai la force de les supporter, de grâce, éloignez-vous ! Que je ne vous vois plus, que je ne vous vole plus !

Il se laissa tomber accablé sur un siège.

Il n'avait plus la force de se tenir debout.

Cette fois, Paule sentit son cœur se déchirer....

C'était trop, c'était trop !

Elle-même n'avait plus la force, le courage.

Elle saisit ses deux mains avec une sorte de frénésie.

Elle releva son front, plongea ses yeux dans ses yeux humides.

—Je t'aime, je t'aime ! s'écria-t-elle.

Il bondit, ébloui.

—Tu m'aimes, malgré ?.....

—Malgré tout..... Dieu me jugera !

Je suis ta femme.....

Il la saisit dans ses bras, éperdu.

—O ange de bonté et de sacrifice !.... Et tu n'auras jamais de regrets !

Elle fit d'un air résolu :

—Jamais !

—Sache que tu te condamnes à l'obscurité, à l'abandon.....

—Je ne veux que toi, je n'aime que toi.....

—Pense à toutes les amertumes.....

—Je serai heureuse de tout souffrir pour toi.....

—Songe à toutes les luttes....Ton père.....! Il faudra lui désobéir.

—Ma cause est juste..... Je le sens en moi..... C'est une pensée plus forte que ma volonté qui me pousse.... C'est la Providence, je le sens, qui m'a conduite vers toi pour être ta consolatrice, pour te dédommager de toutes ses injustices à ton égard.....

—Elle m'a récompensé au centuple, puisqu'elle t'a donnée à moi..... Maintenant je ne me plains plus..... Je la bénis à deux genoux..... Car tu vaux plus, à toi seule, que tout ce que la fatalité de ma naissance m'a fait perdre.... Tu seul mon trésor, ma joie, ma vie..... Et tu es à moi, maintenant, bien à moi.....

—A toi pour la vie.

—Sans arrière-pensée, sans regrets !...

—Avec bonheur !

Il ne se sentait plus.

Il s'écria dans un affolement indescriptible :

—O ciel, donnez moi la force de supporter tant de joie !..... Tout me sera doux maintenant.

Hélas ! ce ravissement fut de courte durée.

Tout à coup Paule s'arracha à son étreinte.

Elle tendit vers la porte une oreille inquiète.

On entendait au dehors le bruit de plusieurs pas.

Une voix rude monta dans le silence de l'escalier.

La jeune fille tressaillit.

—Mon père ! dit-elle.

—Ton père ?....

—Il me cherche.... Il vient m'arracher des tes bras....

—Il faut te cacher.

—Non.... non.... A quoi bon.... Il vaut mieux qu'il sache tout, tout de suite.

—S'il allait nous séparer pour toujours !

—Rien ne nous séparera désormais que la mort.....

Un coup violent fit résonner la porte.

La mère accourut, tout en émoi.

Elle regarda ses enfants, vit le bonheur rayonner sur leur visage et se sentit un coup au cœur.

On frappa de nouveau.

Elle demanda :

—Qu'y a-t-il donc ?

—C'est mon père, dit Paule.

La mère eut un geste effrayé.

—Ah ! mon Dieu !

Elle se mit instinctivement devant la porte, comme pour empêcher qu'on n'envahit la chambre.

Une voix cria :

—Je sais que ma fille est là.... Ouvrez, misérables, ouvrez !

La mère, interdite, regarda tour à tour son fils et Paule.

Elle semblait les interroger, leur demander ce qu'il fallait faire.

La jeune fille paraissait pleine d'énergie et de résolution.

—Ouvrez, madame, dit-elle.

La voix s'impatientait.

—Vous aurez beau la cacher.... nous la trouverons bien, quand nous devrions fouiller toute la maison !.....

Paule se mit en avant.

—Ouvrez, madame, répéta-t-elle.

La Dame en deuil obéit, et M. Drouet se précipita dans la pièce.

Il était suivi d'Ernest Briare.

XI

La fureur qui animait l'employé au ministère de la guerre était telle qu'il n'aperçut pas tout d'abord sa fille, qui s'était portée au-devant de lui.

Il ne vit qu'Octave.....

Il courut à lui.....

—Oh la cache-tu, misérable, où la cache-tu ?

Le jeune homme allait répondre.

De sa main douce Paule lui ferma la bouche.....

—Personne ne me cache, mon père, dit-elle.

M. Drouet la toisa.

—Ah ! te voilà, toi !.....

—Personne ne me cache, personne ne me fait violence.... Je suis venue ici moi-même, de mon plein gré.....

—Tu oses l'avouer !.....

—Je n'ai pas à rougir d'un amour honnête.

—Fille perdue !

—Mon père !.....

—Car tu es bien perdue maintenant... Qui voudra t'épouser ?

—La jeune fille nommée Octave.....

—Voici mon mari.....

La fureur de M. Drouet ne connut plus de bornes.

—Lui ! lui !..... J'aimerais mieux te tuer de ma propre main !

—Tue-moi donc tout de suite, car je n'aurai pas d'autre époux que lui.....

—Nous le verrons bien !..... En attendant, tu vas me suivre.

Il se tourna vers son compagnon.

—M. Briare, veuillez lui donner le bras.

Celui-ci, qui n'avait pas bougé s'approcha.

Mais Paule s'éloigna de lui avec horreur.

—Ne me touchez pas, vous, ne me touchez pas !

L'employé, étourdi, bégaya :

—Mademoiselle.....

La jeune fille répéta.....

—Ne me touchez pas, vous me faites horreur.....

Je vous avais prévenu loyalement que mon cœur était à un autre, et vous persistez à me poursuivre de vos protestations odieuses ... Laissez-moi !

Ernest Briare recula, interdit.

—C'est donc moi, dit le père, qui t'emmènerai.....

Il la prit par la main et l'attira à lui avec une telle rudesse qu'elle poussa un cri de douleur.

Octave s'avança, indigné,

—Monsieur !.....

—Je vous prie, vous, de vous mêler de ce que vous regarde, fit l'employé hors de lui..... Vous ne serez jamais le mari de ma fille, jamais, vous entendez !.... et je saurai bien la soustraire à vos poursuites.....

Ma fille n'est pas faite pour des aventuriers.....

Octave pâlit.....

Sa mère avait frissonné.....

—Rendez grâce, monsieur, cria le jeune homme affolé, rendez grâce à vos cheveux blancs.... car cette parole vous coûterait cher.....

Ernest Briare s'avança.....

—Je n'ai pas de cheveux blancs moi, monsieur, et je répète le mot de mon beau-père. Vous êtes....

Il n'acheva pas.....

Octave avait pris sur une chaise ses gants d'ordonnance qu'il y avait déposés en entrant.....

Il lui en jeta un au visage.....

L'employé, suffoqué de rage, hurla :

—Je vous tuerai, monsieur.... je vous tuerai. Et je serai heureux de vous tuer, parce que je l'aime !

Octave, très calme, dit :

—Je suis à vos ordres !.....

Pendant cette provocation, M. Drouet avait entraîné sa fille.....

Il l'emmenait.....

Celle-ci, le visage tourné vers Octave, lui envoyait ces derniers regards, caressants comme des baisers.

Ernest Briare sortit derrière eux.

Octave et sa mère restèrent seuls.....

Celle-ci murmura :

—Ainsi, tu vas te battre ?

—Oh ! oui, je me battrai, et Dieu sait avec quelle ardeur !

La mère murmura :

Hélas, mon pauvre enfant, peux-tu même te battre ?

Octave frissonna.....

C'était vrai.....

Si cet homme allait refuser publiquement de croiser le fer avec lui ?

Il sentait le déshonneur descendre sur lui, l'atteindre, le glacer.....

Si cela arrivait, et sa honte venait à être révélée, il n'aurait plus le droit de porter cette croix qu'il avait si bien gagnée. Il n'aurait plus qu'à mourir.

Il se reprochait les nouveaux sentiments qui il venait de faire à celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Chaque nouvel incident auquel il se heurtait devenait pour lui une pierre d'achoppement.

Il avait beau faire, beau lutter.....

Et il attendit dans des transes horribles, pris de la peur affreuse de ne pouvoir pas se battre.....de ne pouvoir pas défendre son honneur devant celle qu'il aimait et qui avait été témoin de l'insulte qu'on lui avait jetée à la face.....

(A continuer.)

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 6 novembre 1886.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARING HOUSES) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'à cette semaine	$1,411,274.00	$66,981.00
Même temps la semaine dernière.	1,199,684.00	170,110.00

ARGENT AMERICAIN.

Argent américain (station ..... au pair
.. (trade dollars) 70c

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	77½	
Pièces de 5 francs.....	80c	
Pièces de 20 francs.....	$3.80	3.90
Souverains.....	4.80c	4.90
Pièces de 10 thalers.....	7.50c	
Doublons espagnols.....	15.40	
Doublons patriotes.....	15.35	
Doublons mexicains.....	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicains.	..c	19.40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c par pce	
30 marcs prussiens.....	4.60c	4.75
Or de la Californie.....	7.00	8.00
Or américain, poids légèr.....	95c	97
Or américain, mutilé.....	5.00 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans — L'argent continue à être en bonne demande, mais graduellement moins fort.

Prêts au demande aux banques — à 8 pour cent ; aux autres banques, 7 à — pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel..... 7 pour cent

A 1.....	7 p. c.	
Prêts sur garanties collatérales.....	6@8	..
Hypothèques A 1.....	7@8	..

New York—Taux de l'argent, à 5½.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre, 4 0/0 ; taux du 11/10 ; argent en liquide, 46 1/16, 1/2 à 4. 132½.

Paris—Rentes, 82.52½.

CHANGE.

REINCHMARKS—Du marché 93¾@ 93⅞.

Le STERLING est stable.

Change sur les cours de traite A1 clear..... 478 @ 478¾

d'Traites de Banques..... nom.

Sterling A 1..... ..

Les FRANCS sont stables.

d'Traite de commerce..... 5.24¾@5.29¾

d'Traites de banques..... nom

Billets à vue..... ..

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites sur le commerce à 1/2 0/0 d'escompte.

Traites de Banques 25c d'escompte.

Les banques tirant des chèques au pair pour la taxe de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

117 actions du Carrollton RR.....	$ 89½
50 actions du Crescent City RR.....	60
$15,000 Louisiane 4 s.....	75½
2,000 Bons à prime.....	106¼
10,000 ..... do.....	106⅛
5,000 ..... do.....	106⅛

Bureau à 2 P. M.

$12,000 Bons à prime.....	106⅛
$1,000 City 5s.....	99⅞
1,000 ..... do.....	100

Hors de la Bourse.

$10,000 Louisiane 4 s.....	80
$5,000 Bons à prime.....	107
1,000 ..... do.....	107⅛

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Canal & Banking.....	100	...	42
Citizens.....	100	37½	
German National.....	100	141	...
Germania Savings.....	100	142	...
Hibernia National.....	100	145	...
Louisiana National.....	100	116	118
Metropolitan & Savings.....	100	117	...
Merchants' National.....	100	113½	121
Pelican Stock.....	100	116½	...
People's.....	50	55	...
State National.....	100	93½	...
Union National.....	100	105½	107
Whitney National.....	100	...	...
Compagnies d'assurance.			
Crescent City.....	100	40½	42½
Factors and Traders Ins.....	100	86	88½
Firemen's Ins.....	100	50	...
Germania Ins.....	100	122	124
Hibernia Ins.....	100	95½	100
Home Ins.....	100	50	...
Hope Ins.....	100	95	105
Lafayette Ins.....	50	67	...
Louisiana Mutual.....	100	60	62
Mechanics and Traders.....	100	107	...
Mississippi Ins.....	20	14	...
Orleans Ins.....	25	35	37½
People's Ins.....	25	...	...
Pon Mutual Insurance.....	100	121½	122
Southern Ins Co.....	100	92½	95
Teutonia Ins.....	100	124	125½
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	88½	91
Crescent City.....	100	59½	60
Canal & Claiborne.....	100	...	...
New Orleans City.....	100	98	100
Orleans.....	50	41	50
St Charles Street.....	50	56	70
Actions diverses.			
Bienville Water Works Co.....	100	...	45
City Gas Consolidated.....	50	28	29½
Improved Warehouse.....	100	...	...
Jackson Railroad.....	100	...	...
Louisiana Jockey Club.....	50	13	16
La State Lottery Co.....	100	...	...
La Oil Refining.....	100	61	64
Metairie Cemetery Ass.....	100	...	...
Mutual